

Témoignage de J.-H. Rosny-Aîné

(*Torches et Lumignons*, La Force française, Paris, 1921)

Le Rodenbach mondain, aux cheveux blonds mousse, au visage nordique, mais d'un nord vivant, nerveux, mobile, aux yeux ambrés entre des paupières anguleuses, ne révélait que par intermittences le Rodenbach des béguinages et de Bruges-la-Morte. Élégant, avec des crocs en jambe à la mode, un Van Dyck frêle, tourmenté par un appareil digestif capricieux, il avait l'air plus jeune que son âge. Il causait agréablement, ayant vu et emmagasiné beaucoup de choses, et montrait une entente des détails par quoi il damait le pion à la plupart des jeunes naturalistes.

Il y avait en lui je ne sais quoi de provisoire dont je me souvins lorsqu'il décéda prématurément. Ni triste, ni gai, sensitif, et sautant vite d'une humeur à l'autre, il m'a raconté nombre d'anecdotes et récité un total respectable de Vers, le plus souvent issus de lui-même. Il avait de l'érudition, une érudition étroite et sûre ; il vous citait à l'improviste quelque passage inconnu d'un écrivain qui éclairait une discussion. Familier des répétitions générales, il aimait sans doute le théâtre, ou recherchait la publicité, l'un et l'autre, je présume. Noblement ambitieux, chérissant son art d'une manière nuancée, pure et loyale, il avait pourtant ses menus trucs pour atteindre les critiques, mais sans abus, sans basse concession.

Au Grenier, écouteur modeste, il ne craignait pas de prendre la parole ; dans sa maison, c'était un hôte discret et charmant. Je me souviens d'une journée, près de Valvins, où il occupait une espèce de cottage à la saison ou à l'année. Il me conduisit d'abord chez Mallarmé, qui nous invita à une promenade sur le fleuve. C'était le grand été, des feux prolongés, de fastueux déclins, des crépuscules plongeant si profondément dans la nuit qu'ils semblaient ne plus devoir finir.

Mallarmé portait un jersey de laine bleue, et, manches retroussées, on eût dit, d'un matelot des Côtes-du-Nord. Il ramait doucement, tout en causant de sa voix sombrée et chantante. Je le sentais, ce jour, plein de bénévolence, de résignation, presque de quiétude. Dans la beauté de l'heure, si lente, nous parlions des rêves de l'homme et des choses immortelles :

- Si l'on ne désire pas avoir vécu éternellement *avant*, disait Mallarmé, je ne comprends pas qu'on désire vivre éternellement *après*. Le néant avant la naissance *doit* effrayer ou rassurer autant que le néant *après*.

- Si nous avons commencé, fis-je, nous devons finir... L'immortalité ne permet aucune coupure dans l'éternité.

- Je le crois, reprit Mallarmé... j'ajouterai que l'immortalité exige que nous soyons, d'une matière ou de l'autre, un abrégé de l'univers. Il faut que l'essentiel du monde soit en nous, sinon aucune immortalité n'est possible.

- Et que croyez-vous ?

- Je ne sais. J'espère peu... mais je fais comme si j'étais immortel, puisque, en toute chose, je cherche une synthèse... puisque je poursuis, ah ! sans espoir de les atteindre, quelques symboles qui expliqueraient l'infini.

- Regardez ce fleuve, sa réalité est un écoulement. Et cette lumière qui semble immobile, elle est faite de trillions de palpitations pendant la durée d'un battement de cœur. Écoutez ce cœur lui-même, il marque l'instabilité sans fin. Le seul symbole est la destruction.

- Il y a des lois ! Et les atomes ne sont-ils pas indestructibles ?

- Les lois sont obtenues à coup de pouce ! On doute de l'éternité des atomes... Leur destruction m'apparaît comme une certitude ' !

Mallarmé secoua la tête, et traînant ses rames, il dit des choses belles et brillantes sur l'art de capter l'univers dans les symboles.

Au soir, nous dînâmes devant l'étendue fabuleuse vers quoi s'écoulait le fleuve. C'était la création des mondes. Ils se renouvelaient innombrablement dans un couchant posé sur la cime des trembles. Un vin vif animait nos veines.

Mallarmé et Rodenbach parlaient merveilleusement des poètes. Des strophes nostalgiques se mêlaient aux feux tendres des nuages. Mes compagnons évoquaient Villiers, puis Baudelaire. Mallarmé montrait un Villiers en proie aux beaux délires, mêlant la musique et Baudelaire dans un enchantement d'âme qui s'emparait de l'auditoire. Nous demeurâmes longtemps avec *les Fleurs du Mal*. Le destin de Baudelaire oppressait Mallarmé. Il dépeignit l'impuissance s'abattant sur le génie et rongant le verbe, l'homme plongé dans le désert de l'Aphasie.

Rodenbach parla de la fin des civilisations. Il estimait, avec Théophile Gautier, que Baudelaire en avait exprimé la poésie dernière.

- Et sans doute, dis-je, Baudelaire sait peindre la décadence, le découragement des époques défaillantes. Mais ni *les Symboles*, ni *la Mort des Amants*, ni tant d'autres poèmes en vers et en prose ne sont décadents. *Les Symboles* pourraient être signés par un Walt Whitman subtil et *la Mort des Amants* par tout lyrique sombre.

C'est l'individu qui me frappe chez Baudelaire, la révolte du fils de vieillard, et de l'orphelin, le désespoir épouvantant de l'homme saisi dans les rets d'un mal qui tuera le meilleur de lui avant la mort. Comme poète de la décadence, il lui manque la discrimination de son époque. Il n'entend guère la civilisation contemporaine ; il est plein de préjugés antiques. Le vrai poète d'une décadence sera l'homme qui aura bien compris son époque et saura pourtant qu'elle exprime une agonie. Baudelaire, c'est, au rebours, celui qui ignore, qui *veut même ignorer*, ce qui ne signifie rien contre son talent, ou plutôt son génie.

Son mépris pour ce qu'il ne comprenait point fut peut-être salutaire ; il y aurait un vide dans la poésie française si cet homme n'y avait paru. Peu d'artistes, d'ailleurs, ont vu clair dans leur époque. Le grand Balzac est plein de trous ; Hugo s'enthousiasme à vide ; les vieux aèdes, depuis Homère (et avant ne cessaient de louer les ancêtres.

J'ai souvent revu Rodenbach et toujours avec plaisir. Toutefois, notre dernière rencontre fut mélancolique. Il était émacié et pâle, même jaune, les prunelles troubles, les sclérotiques malsaines. C'était au boulevard, au sein de l'incohérence. Il se plaignit longuement de maux complexes ; l'avenir l'inquiétait. Un pressentiment me vint et me remplit de compassion. Je lui parlai de ces êtres délicats qui néanmoins vivent de longs jours ; je citais Voltaire, le Vénitien classique, une de mes tantes, malade éternelle, qui avait résisté jusqu'à près de quatre-vingts ans, alors que tant de gens robustes succombent prématurément. Il écoutait, avide, avec un plaisir évident, il souriait... Je ne devais plus le revoir.

Peu de temps après, un « coupe-toujours » lui ouvrit le ventre - trop tard - et le pauvre Rodenbach succomba...

Je revois encore sa veuve, le visage rougi de larmes ; j'entends la salve de peloton qui saluait le ruban rouge du défunt. (*ndlr : cérémonie funèbre en l'honneur des membres de la Légion d'Honneur*).